

tempête est forte; le sud-ouest est violent à cette saison et la mer est furieuse, l'eau poudre comme de la neige. Qu'importe ! le Père l'a dit : "je répons de ceux qui feront ce voyage." Eh ! bien, en avant le canot. Quatre hommes y montent et prennent le large. A peine sortis de la baie de Tadoussac, qu'ils sentent l'eau s'apaiser sous leur canot et tandis que la tempête fait rage autour d'eux, une main invisible les pousse avec rapidité ; à onze heures, ils étaient en vue de l'Île aux Coudres.

M. Compain se promenait le long des Rochers, les attendant sans se lasser. D'aussi loin qu'il put leur parler, il leur cria : Le Père est mort, vous venez me chercher pour lui donner la sépulture ! Le canot approche du rivage, M. Compain y monte et le soir du même jour il débarquait à Tadoussac.

Le Père de La Brosse avait une telle réputation de sainteté que rien d'étonnant si les populations naïves de ces temps primitifs ont entouré sa mort d'événements légendaires qu'on raconte encore parmi les colons du bas Saint-Laurent, pour rendre les derniers devoirs au saint missionnaire.

On cite vingt témoins qui affirmèrent avoir entendu les cloches sonner à minuit le 11 avril 1782, et tous de s'écrier : "Notre bon Père La Brosse est mort ! Il nous avait bien dit au départ, que c'était sa dernière visite dans notre mission !"

A l'Isle-Verte, on garde le souvenir du Père Clairmont, qui disait avoir entendu sonner la cloche de la chapelle de la mission, dans la nuit du 11 avril, alors qu'il descendait la Côte de la Montagne pour s'en retourner chez lui.

Après tout, Dieu a bien pu commander à l'Ange de la Mort de sonner le départ de cette âme d'élite qui remontait à lui, après avoir fait tant de bien dans sa vie. Elles ont bien pu, pour un jour, ces pauvres cloches de chapelles, avoir la propriété merveilleuse d'annoncer la mort d'un saint missionnaire. Cela ne répugne pas à la raison et ne peut que faire du bien aux cœurs croyants et bons.

CHAPITRE III

L'ISLET AU MASSACRE, DU BIC

Avant l'arrivée des Missionnaires sur le sol du Canada qu'ils ont ouvert à la civilisation, en y déployant l'étendard de la France et la croix du vrai Dieu, suivant l'expression du poète Crémazie, les aborigènes de l'Amérique du Nord étaient plongés dans un état de féroce barbarie dont les excès dépassent l'imagination des romanciers les plus fertiles. La nature insoumise des sauvages, leur instinct naturel de destruction, pour conserver une supériorité incontestée sur ces vastes étendues de terres, de forêts et de rivières, patrimoine que chaque tribu croyait lui appartenir en propre, furent cause que de sanglants combats, et d'horribles boucheries humaines souillèrent ce pays, vierge encore de toute empreinte du passage des Visages Pâles venus des pays d'outremer.

Inutile de parler ici des diverses races sauvages qui se partageaient l'Amérique du Nord et plus particulièrement le Canada. Pour l'intérêt de ce récit, qu'il soit permis de dire que les seules tribus qui ont à jouer un rôle ici sont les Micmacs et les Maléchites d'un côté, et les sombres et féroces Iroquois de l'autre.

Les Micmacs et les Maléchites, de la nation des Souriquois ou race algonquine, habitaient toute l'étendue du pays qu'on appelle l'Acadie et ont été de tout temps les amis et les alliés les plus fidèles et les plus sûrs des Français, des Canadiens et des Acadiens.

Les Micmacs vivaient plutôt au bord de la mer, sur les rives du fleuve Saint-Laurent ; tandis que les Maléchites occupaient l'intérieur des terres, du côté du Maine. De leur région, ces derniers descendaient rejoindre leurs frères alliés du bord du fleuve par les rivières des Trois-Pistoles, Ristigouche,